

Anne Dandurand Kamikaze

Josette Giguère

Number 35, March–April–May 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20122ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Giguère, J. (1989). Anne Dandurand Kamikaze. *Nuit blanche*, (35), 20–21.

Anne Dandurand Kamikaze

Le pré-texte de cette entrevue: la parution de *Diabes d'espoir/ L'assassin de l'intérieur chez XYZ, collection «L'ère nouvelle 2», un recueil de nouvelles tête-bêche, des histoires d'amour et des histoires de meurtre. L'objet de cette entrevue: une écrivaine casse-cou et passionnée.*

Ma première vision d'Anne: elle souffre d'une entorse lombaire; allongée sur la banquette du Café Chéri, elle participe à une réunion de la défunte *Vie en rose*. Elle m'impressionne. Ça bouillonne dans cette tête-là. C'était donc de ce petit corps douloureux qu'avait surgi la fameuse *Histoire de Q*, dérangement au point que la rédaction de *LVR* avait jugé bon de la faire précéder d'un «prologue»?

Par la suite, je l'ai lue aux éditions de la Pleine lune, dans *Châtelaine*, dans *LVR* aussi, et ailleurs. Je l'ai regardée à la télé; elle faisait partie du jury de *Téléclip*, une émission de Radio-Canada qui diffusait des vidéos de jeunes plus ou moins inconnu-e-s. Je me souviens d'elle et d'une mèche de cheveu bleu. En 1987, elle publiait au Triptyque un journal imaginaire au titre fabuleux, *Voilà, c'est moi: c'est rien, j'angoisse*, et en 1988, l'ouvrage susmentionné.

Anne Dandurand n'est pas une fille ordinaire. Elle nous accueille toute de noir vêtue avec, aux pieds, d'étranges pantoufles en peluche qui jurent avec l'aspect dramatique de sa maigre personne. Ses cheveux hérissés et son regard noir lui donnent une allure. Nerveuse, volubile, suicidaire, terriblement vivante.

Je lui demande de me raconter sa vie, celle qui l'a amenée à l'écriture. «Les mots étaient importants dans ma famille. Mon père était traducteur, ma mère enseignante. Tous les deux avaient une passion pour la langue française. Chez nous, il n'y avait pas d'anglicismes possibles. Pour nous endormir, mon père, plutôt que des contes de fées, nous lisait de la poésie: Verlaine, Claudel, Péguy et Marie Noël. Dès que j'ai su écrire, je me suis mise à écrire. C'est vrai qu'à

sept ans j'ai publié, dans un journal d'écoliers, un poème en décasyllabes sur la lune. Je me souviens d'un vers: 'La lune qui comme une veuve se voile le visage de nuages.' Charmant, n'est-ce pas!».

Un périple...

Anne Dandurand a déménagé quinze fois au cours des dix-sept dernières années. Elle trimbale avec elle onze caisses de manuscrits illisibles. Tout ce temps, elle n'a pas chômé. À dix-



Photo Mark Lee Villeneuve

huit ans, elle commence à jouer professionnellement. À vingt-cinq ans, elle publie ses premiers textes (trois poèmes) dans *Moebius*. Elle décide également de faire de l'action syndicale, en réaction contre ce qu'elle appelle la vanité de son métier d'actrice. Elle écrit des conférences, qu'elle donnera. «Je continuais d'écrire, mais j'étais une écrivaine de tiroir.»

Puis, il y a un festival de création au Théâtre expérimental des femmes, une soirée «Les comédiennes écrivent». Marie-Madeleine Raoult, de la Pleine lune, offre de la publier. Anne Dandurand lui remet tout ce qu'elle a: des chansons, des scénarios, des conférences, des poèmes, et quatre petites histoires totalisant onze pages.

Le contrat est signé sur ces onze pages-là.

Un an et demi plus tard, Anne n'a pas ajouté

Anne Dandurand

une seule ligne à ses histoires. Elle se précipite à la tâche et se retrouve avec soixante-quinze pages... épuisée. Entre alors en scène la soeur, Claire Dé. Celle-ci devait faire paraître, de son côté, un recueil de nouvelles au Biocreux qui venait de brûler. Le phénomène gémellaire intervient ici de façon étonnante, les nouvelles de l'une et de l'autre s'inscrivant parfaitement dans une unité non prévue. *La louve-garou* est publiée.

«Il ne lui reste alors qu'à ciseler ses pauvres mots, humblement, pour se sauver elle-même, et peut-être, un jour, en sauver d'autres.»

«Esquisses inachevées»
in *La louve-garou*, p. 154.

De septembre 1982 à janvier 1987, Anne travaille à un journal imaginaire. En 1983, elle se retrouve comédienne sans travail. Cet été-là, elle devient journaliste et écrit dans tous les magazines du Québec, sous son nom, sous des pseudonymes. Le soir, elle écrit pour le plaisir. C'est dans ce contexte que *Voilà, c'est moi: c'est rien, j'angoisse* arrive lentement au monde. Le manuscrit est refusé par six (!) éditeurs. Trop morbide, trop cru, ou monotone et superficiel. «C'est vrai que je suis monotone. Je parle tout le temps du cul et de la mort. Rien que ça qui m'intéresse. Pour un livre comme ça, il faut encore faire face au tabou, quelle que soit la maison d'édition. Et les critiques, ou ils ne savent pas comment parler de toi, ou ils préfèrent s'abstenir.»

Comment fait-elle pour être aussi audacieuse? Elle n'a pas le choix. Elle écoute une, des voix, en elle. Elle tient par ailleurs à préciser que l'érotisme est un genre beaucoup plus difficile qu'il n'y paraît. «C'est plus long à écrire qu'à faire. Tu passes des mois sur une histoire de trois pages, alors que l'incident d'origine — s'il y en a eu un — dans le meilleur des cas a pris une demi-journée, dans le pire, cinq minutes.»

«Que l'étreinte tardive, que le baiser mordu dans ta bouche, que le ciel tordu avec la mer quand je jouis, que sais-je, dis-je, de toi, rien, que sais-je de moi, rien, dis-je...»

Voilà, c'est moi: c'est rien, j'angoisse, p. 77.

Simultanément, de 1983 à 1988, s'écrivent les récits de meurtre

et d'amour qui composent le dernier recueil paru chez XYZ. Anne Dandurand souhaite que les textes de cet ouvrage se répondent comme les univers inextricables d'une même réalité. L'éditeur a la brillante idée de produire un livre-objet dédoublé. Le rose et le noir se détachent distinctement l'un de l'autre révélant, dès la couverture, le parti-pris tonal de l'auteure.

«... et si je parle davantage de l'amour de nos corps c'est à cause de leurs lumières, ma brutalité t'allouant la sauvagerie, tes tendresses libérant ma douceur...»

«Victimes des pénombres où les sens rencontrent le coeur»
in *Diables d'espoir*, p. 21.

... vers le roman-mer

Le 9 janvier 1988, Anne Dandurand commence *Les Craques*, roman dans la veine du journal imaginaire. La rédaction en est interrompue par un voyage en Allemagne et par une pièce de théâtre à laquelle elle travaille depuis le 6 octobre, *Chair Amie*. Il s'agit d'une pièce sexuelle sur la bombe, sur la catastrophe, pour une femme et un homme. Le roman, lui, un roman comique, raconte l'histoire d'une fille seule, pauvre, désespérée et malade, qui jette sur la vie un regard amusé. Tous les garçons porteront des noms de pierre, et les filles, des noms de fleur ou de plante.

Anne Dandurand avoue éprouver un grand plaisir à produire ce roman. Elle compare l'expérience à l'écriture de la nouvelle: «C'est comme si j'avais nagé dans un lac toute ma vie et que, tout à coup, c'était la belle mer des Caraïbes. C'est voluptueux.» À quand la sortie de ce livre? Comme elle se dirige vers les trois cents pages, et qu'il y en a quatre-vingt-sept d'écrites au 3 décembre 1988, elle confesse ne pas savoir. «Si l'art avait une garantie, on n'appellerait pas ça de l'art, mais une *Chrysler* de l'année. Si tout va bien, je prévois le publier en septembre 1990.» ■

Entrevue réalisée par
Josette Giguère

Outre son dernier titre, *Diables d'espoir/L'assassin de l'intérieur*, publié en 1988 chez XYZ, Anne Dandurand a fait paraître *Voilà c'est moi: c'est rien j'angoisse* (Triptyque, 1987), de même qu'un recueil de nouvelles co-écrit avec sa soeur Claire Dé, *La louve-garou* (Pleine lune, 1982).